

Articles du 24 juin 2010

Espla, au nom du père et du fils

Luis Francisco Esplá a arrêté de toréer l'an dernier. Depuis, et selon ses propres mots, il a « tué le torero en lui ». Il l'a ressuscité, dimanche chez lui, à Alicante pour donner l'alternative à son fils Alejandro. « Un sacrifice que j'ai fait pour lui ». La seule exception. A l'inverse du proverbe affirmant qu'il ne faut croire ni aux larmes des femmes ni aux adieux des toreros, il a affirmé qu'on ne le verrait plus sur une piste. Il a même confié à Alejandro qu'il disparaîtra de son entourage taurin et que s'il vient le voir toréer ce sera en payant sa place. Cependant, dimanche, alors que son fiston tentait de compenser par de mauvaises chicuelinas son manque de contrôle du toro Saltarin, il n'a pu s'empêcher de l'avertir « no, Alejandro, no ! ». Comme pour poinçonner, l'adios définitif de Luis Francisco, un bulldozer est venu le 30 mai détruire les arènes familiales du quartier de Los Angeles. Urbanisation en vue. Ces arènes construites par son père, l'ex novillero Paquito Esplá en 1957, ont vu ses premiers pas, ceux de son frère également matador Juan Antonio, et aussi ceux de Manzanares. Ils avaient 8, 6 et 13 ans. La petite plaza servait d'école de tauromachie et en été, de cinéma en plein air. Espla avait sa chambre derrière l'écran. Il voyait les stars d'Hollywood à l'envers et faisait la sieste dans le toril entre les pattes du toro Gento, nom de l'aillier gauche du Real de Madrid. Dimanche, les toros de Juan Pedro Domecq sont sans force, sans relief. Alejandro qui l'a brindé à son père, coupe 1 oreille à Preceptor, une ombre de toro et une autre, généreuse, à Saltarin, le meilleur du lot, tué d'une très mauvaise estocade après une faena volontariste, mais sans conjonction. Luis Francisco, toujours bien en jambes, en a reçu une du faible Silfide, à la suite d'une démonstration tranquille, technique et plaisante. Il a plus sué devant le caractériel, Hosco brindé à son père à lui. Le président lui a refusé l'oreille demandé par le public. Morante qui, à l'invitation d'Esplá, a banderillé Silfide livre la plus belle tauromachie à la cape et de belles naturelles face aux attaques étriquées de Vaporoso. 1 oreille. Au final, le fils tranche en souriant la coleta du père et Alicante sort les deux en triomphe.

A l'époque du vélo à cornes

La pique ? Un manche à balai. Le cheval de picador ? Une barrière en fer ou alors Louis qui porte un pote sur ses épaules. Les banderilles ? Des manches d'épuisette ? La musique ? En soufflant dans les mains « L'air du toréador » de Carmen ou le paso doble « El Gato Montés ». Les oreilles des triomphes ? Des semelles noires de godasses. Le péon qui torée d'une main ? Maurice Soulier, de la porte Cancière, excellent dans l'exercice. Les toros, les maestros, les banderilleros, le président, ses assesseurs, le picador ? Tirés au sort pour savoir qui fait quoi dans les corridas pour rire, mais pas tellement, du Mont-Margarot à Nîmes. La porte du toril ? Il n'y en a pas. Mais on fait semblant de l'ouvrir. Sur quoi ? Sur une sorte de demi-vélo à cornes, fabriqué dans la serrurerie ferronnerie d'Antonin rue nationale. Antonin, le tonton de Robert Blancou qui a reçu ce mirifique « taureau mécanique » pour la Noël de 1953. Robert Blancou a dix ans

et, sur les toros, il en connaît un rayon qui n'est pas de bicyclette. Son grand-père organisait des corridas à Nîmes, son père Maurice, enseignant, est capable en trois coups de craie de dessiner un toro de combat au tableau noir. Mieux, il a traduit et publié pour la première fois en France le texte officiel de la Bible : le Règlement Taurin espagnol. Lui, Robert a vu sa première corrida à 3 ans et avant de savoir lire, il peut réciter le nom de toutes les passes et la liste des plus grands matadors. Les cornes recourbées du toro naturalisé du local de l'Union Taurine lui font penser aux crochets de sa balançoire et le coiffeur qui lui coupe ses tifs de gamin lui demande : « comment je te les coupe aujourd'hui ? A la Parrita, à la Dos Santos, à la Rivera ? » « A la Rivera ». C'est son matador préféré. Avec le taureau mécanique, Robert se retrouve avec sa bande de copains sur le bassin du Mont-Margarot, au bout de la rue de la Faïence. Si le bassin du Mont-Margarot est un terrain vague recouvrant un des réservoirs d'eau de Nîmes, la passion pour la corrida de Robert et de ses amis est tout sauf vague. Elle est précise, didactique, ludique et acharnée. Le lieu devient une sorte d'école taurine sans le nom et assez buissonnière où l'on refait, dans des corridas réglées comme les vraies, les gestes des toreros vus dans les arènes ou sur les photos des revues taurines. Ainsi, celui que le sort a désigné pour pousser le taureau mécanique doit savoir faire le taureau qui se retourne vite à gauche, celui qui accroche de la corne droite, celui qui est un peu fuyard, celui qui charge par saccades brusques, celui qui gratte le sol ou encore celui de Carlos Nuñez qui un dimanche de Pentecôte à Nîmes a permis au mexicain Carvajal de triompher dans une corrida fameuse. On est dans les années 50, la feria de Nîmes voit le jour et Dario Moreno chante « Si tu vas à Rio ». Les nîmois balancent entre la brandade de morue Raymond et la brandade de morue Mouton, deux fabricants locaux, et certains des mistons bientôt adolescents du Mont-Margarot balancent, eux, entre le jeu et la vocation professionnelle, avant d'aller se frotter aux vaches des tientas dans les élevages de Camargue ou aux vachettes et taurillons des fêtes votives. Alain Montcouquiol part tenter sa chance du côté de Salamanque et Simon Casas se profile derrière Bernard Dombs. Deux minots pointent leur bout de nez sur le Margarot. Christian Montcouquiol futur Nimeño II et Lucien Orlewski futur Chinito. C'est ce que raconte Robert Blancou dans un livre* charmant, bourré de personnages et de souvenirs où derrière la planète locale taurine se dessine le Nîmes populaire de l'époque. Celui où Jean Claude Sylvan dit Grenouille fondait la peña Chicuelo II et où le bureau de tabac de monsieur Régnat rue Ranguel avait un rideau de perles en bois.

Jacques Durand



Robert Blancou

LE TAUREAU MECANIQUE
L'aventure taurine du Mont-Margarot

Editions Cairn
206 pages. 18 euros.